

Anne Cuneo

Tour de Suisse
13 au 19 juin 2004

Le nez dans le guidon

sept chroniques parues
dans le quotidien suisse

24 Heures (Lausanne)

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



13 juin 2004

L'HÔTEL DES COUREURS

FACE au mur, un coureur pédale avec application. Derrière lui, les camions regorgent de bicyclettes. Sous l'auvent, un des mécanos monte des roues sur des cadres, un autre serre les boulons. Au-delà du parking, une prairie où paissent des chevaux : un autre monde.

Je croyais être au diable vauvert : je suis au beau milieu de l'action. Dans le même hôtel que trois des dix-huit équipes du Tour de Suisse.

Pour me confirmer que je suis entourée de stars, on me pointe du doigt un grand blond qui signe des autographes pour le personnel et les hôtes de l'hôtel : c'est Jan Ullrich, le vainqueur du premier jour, maillot jaune du Tour. Au restaurant, un self-service, il fait la queue comme tout le monde, s'assied parmi nous.

Après le repas, je sors un instant. Sur les balançoires de la place de jeux, Vinokourov, Nardello, Botero. Je suis entourée de spécialistes : l'un d'entre eux me raconte en passant les exploits de ces trois

coureurs. Le seul que je connaisse, c'est Vinokourov : il me rappelle un incident qui avait mis en émoi, il y a deux ans, la commune grisonne de Samnaun. Un organisateur avait eu l'idée saugrenue de promettre qu'un des sommets environnants porterait le nom du vainqueur de l'étape du Tour qui arrivait là. À la consternation des autochtones, c'était Vinokourov. Il en a ri lui-même : drôle de nom que le sien pour une montagne suisse.

« C'est exceptionnel, les cyclistes, m'a dit un des journalistes présents, ce sont les derniers grands sportifs qu'on peut approcher, toucher du doigt. »

La preuve : j'ai revu les coureurs au petit-déjeuner. Chaque équipe occupait une longue table. Outre croissants et confiture, le buffet comportait de grands plats de tagliatelle, le carburant préféré du coureur qui va disputer une épreuve. L'un d'entre eux m'en a offert une assiette. Comme je n'avais pas de compétition en perspective, j'ai décliné. Pendant que j'avalais mon yoghourt et lui ses pâtes, on a parlé de la pluie et du beau temps.

14 juin 2004

ATTENTION, LES COUREURS VONT PARTIR !

LE DÉPART, c'est un peu une cérémonie. Prenons Dürrenroth, dans le canton de Berne. C'est un exemple, ce ne serait pas différent à Frutigen ou au Sentier.

Dürrenroth est une agglomération en altitude, que le monde du cyclisme connaît parce qu'un amateur a eu l'idée d'y installer une « place des célébrités », un peu comme à Hollywood, sauf qu'ici, on ne trouve que des cyclistes. Des plaques en métal rondes, scellées au sol, donnent le nom des grands champions : Ferdy Kubler, Eddy Merckx, Oscar Camenzind, etc. Et c'est là qu'est dressé le podium où les équipes seront présentées au public.

Les vieilles maisons traditionnelles disparaissent derrière un village de tentes surgi depuis la veille, où l'on vous offre de tout : des produits dont le fabricant est un des sponsors du Tour, ou des spécialités locales. Dürrenroth est tout en longueur. Les voitures des équipes bordent les rues, puis les champs à l'extérieur de l'agglomération. Un orphéon joue à grand renfort de cymbales. Dans une tente marquée « coureurs et presse », il n'y a pas de coureurs (ils sont ailleurs, en train d'inspecter d'un œil critique leur équipement), que des journalistes qui boivent leur café en affûtant des phrases.

On échange des informations : comment va le coureur qui est tombé hier ? Qui a gagné le Dauphiné ? A-t-on des nouvelles d'un tel ? Sera-t-il au départ du Tour de France ?

À midi, on voit paraître dans cette vaste kermesse les coureurs en personne, qui viennent signer la liste de présences qui les autorisera à prendre le départ. Dans cette foule compacte où les cyclistes amateurs, équipés en tout point ou presque comme les pros, sont assez nombreux, les vrais protagonistes de la journée semblent presque perdus.

L'œil des organisateurs est sur les montres. À 12 h 50 précises, départ ; les personnages principaux s'éloignent à toute allure, au village la fête continue. Ce soir, les préposés démonteront tout. Demain, le village de tentes aura été reconstruit au départ de la prochaine étape.

15 juin 2004

LE MÉDIATEUR DISCRET

DAVID Chassot est un ex-cycliste professionnel. Dimanche, il était à Vallorbe : plusieurs cyclistes l'avaient appelé pour réclamer après la chute de Vinokourov ; ils considéraient qu'elle était due à une sécurité défailante. David Chassot est venu, a écouté, a réclamé.

Le job de David Chassot, c'est la défense des intérêts de ses ex-collègues. La plupart d'entre eux sont membres du CPA (Cyclistes professionnels associés), une organisation de type syndical agréée par l'Union cycliste internationale (UCI). Et le délégué aux compétitions du CPA, c'est lui. Il accourt dès qu'il y a un problème. « Souvent, les coureurs n'osent pas râler, ils craignent les ennuis. Lorsque c'est à moi qu'ils parlent, cela se fait en toute discrétion. Je fais des rapports, mais ils sont anonymes », dit-il.

Outre leur sécurité, le CPA (qui existe depuis quatre ans environ) défend les coureurs au niveau des salaires et de la couverture sociale. D'ici 2007, il aura mis en place un fond, financé par un prélèvement de 5 % sur toutes les primes gagnées pendant les courses ; il permettra aux coureurs de repartir dans la vie après le cyclisme, et de secourir la famille des cyclistes gravement accidentés.

C'est l'année dernière que le CPA a eu l'idée de déléguer David Chassot sur le terrain, pour mieux voir ce qui s'y passe ; il a ainsi participé aux Tours de Romandie, de Suisse, de France. Il semble étonné lui-même de porter une telle responsabilité :

« C'est comme si on décidait de se lancer en politique, qu'on s'attendait à commencer au niveau communal, et qu'on se retrouvait à l'ONU. »

Et ce jeune homme brun et discret disparaît dans la foule, anonyme, ni vu ni connu. Mais lorsqu'on interroge les coureurs, on constate qu'il est très apprécié :

« C'est un des nôtres. Il est à l'écoute, il défend vraiment nos intérêts, avec lui on est tranquilles, on se demande parfois comment il fait », voilà quelques-unes des déclarations que m'ont faites, dans les langues les plus diverses, des professionnels venus des cinq continents. Le CPA, assurent-ils, est leur association, et David Chassot, leur médiateur.

16 juin 2004

LES HOMMES DE L'OMBRE

LES COUREURS sont annoncés, le dernier kilomètre est entamé par l'homme de tête, tous les yeux sont rivés sur l'écran géant, Robert Hunter s'est mis à la planche comme on dit dans le jargon, couché sur son vélo, dos à plat dans les derniers mètres de la montée. Il passe la ligne. Dans le camion du chronométrage, ça tourne à plein régime. Moyenne horaire du vainqueur (43,05 km/h), du maillot jaune, du peloton.

Entre les hommes de tête et le peloton, il faut attendre quatre minutes trente. Mais pendant ces quatre minutes trente, les préposés à la permanence du Tour ont déjà confirmé les temps des trois premiers aux journalistes de la radio et de la TV. Une fois le peloton passé, ils quittent le camion ; certains vont chercher les coureurs promis au podium, d'autres se précipitent dans leur cagibi habituel. Ici règne un calme trompeur. « Nous, on est les travailleurs de l'ombre », dit Didier Maignan, le responsable. « Personne ne parle jamais de nous. » Et pourtant... Dans les trente minutes qui suivent la fin de la course, la permanence du Tour imprime les divers classements pour la presse : jaune comme le maillot du vainqueur pour le classement général, rose pour l'étape, vert pour les annexes (points,

montagne). Dans les deux à trois heures suivantes, on confectionne et imprime (dans un camion équipé de photocopieuses géantes) six cents bulletins avec, outre les classements, les informations et les communiqués destinés soit à la presse, soit à ceux qui travaillent sur le Tour. Et ceux de la permanence couronnent leur journée en allant eux-mêmes les livrer aux hôtels des coureurs.

La permanence, qui s'occupe également des accréditations des quelque huit cents journalistes et de six cents véhicules, est constituée de huit personnes. L'un est informaticien, l'autre vigneron, un troisième hockeyeur et ainsi de suite. Ils viennent de partout, parce qu'ils aiment le vélo, et que c'est une bonne occasion de partager leur passion. Ils sont défrayés et reçoivent un dédommagement. Souvent, ils font ça pendant leurs vacances. Drôles de vacances : pendant le Tour, ils travaillent au bas mot douze heures par jour. Sans se plaindre, ils adorent ça. Dans l'ombre.

17 juin 2004

LES SAINT-BERNARD DU TOUR

POUR MESURER ce que signifie de lire qu'un coureur cycliste «est descendu à 70 km/h», je conseille une descente du col du Susten dans la roue de Stéphane Augé, numéro 21, dans une des voitures de dépannage du Tour. En fait, chaque équipe a une voiture qui suit ses coureurs pour les dépanner en cas de difficulté. Mais le Tour lui-même organise trois voitures, qui veillent au grain pour le cas où un coureur se retrouverait isolé pendant que ses responsables sont ailleurs. Une de ces voitures suit les échappées solitaires.

C'était le cas aujourd'hui avec Stéphane Augé. Il était seul, entre un groupe de tête et le peloton, et «sa» voiture avait à faire ailleurs. Aussi la voiture de dépannage est-elle montée jusqu'au sommet, par moments à 15 km/h, dans la roue du coureur, et a dévalé l'autre versant avec lui. Avec des pointes à 70 km/h. Plus tard, Augé a été rattrapé et est rentré dans le rang. Mais j'ai eu l'occasion de constater aujourd'hui que même lorsqu'on est 108^e au classement général, il faut par moments un courage de lion pour y aller.

Pendant tout le temps qu'a duré l'échappée d'Augé, la voiture de dépannage lui a fourni à

boire, de quoi se protéger du vent pendant la descente, des informations sur la position des autres.

Aujourd'hui c'était Augé, demain ce sera un autre. Ou plusieurs.

En cas de nécessité, les occupants de la voiture sont entraînés et équipés pour changer une roue en trente secondes. Il leur est déjà arrivé de devoir changer le vélo tout entier d'un coureur qui était accidenté sans être blessé.

L'un des deux avec qui j'étais, Georges Probst, fait cela depuis cinq ou six ans à temps plein, l'autre, Jean-Jacques Loup, s'est déjà occupé d'équipes comme directeur sportif. Autant dire que rien ne leur échappe : « Celui-là va lâcher, coup de pédale saccadé. Celui-là est bon. Cet autre a soif », commentent-ils (par exemple). Ils savent d'emblée quand les athlètes qu'ils suivent sont près de l'éventuelle crise, ils les encouragent de la voix.

Pour définir ce qu'ils font, Jean-Jacques Loup a une image que les coureurs approuvent : « Nous sommes les saint-bernard du Tour. »

18 juin 2004

LES ACCROS DU TOUR

CERTAINS font cela en toute discrétion. Vous avez par exemple les deux Zurichois qui, depuis dix ans, prennent leurs vacances au moment du Tour. Ils font toutes les étapes à vélo, mais le lendemain des étapes réelles. Sans tambours ni trompettes. Je ne les ai découverts que par hasard.

À l'autre extrême, il y a « Le Diable ». Si vous avez vu une fois dans votre vie une compétition cycliste à la TV, de la Romandie à l'Espagne, vous l'avez aperçu, vêtu de noir, parements rouges, cornes, barbe. Et trident pour embrocher les damnés... de la route. Il s'appelle Diddi Senft, il est allemand, et il est cité quatorze fois dans le *Guinness Book* pour avoir construit les vélos les plus particuliers, le plus grand et le plus petit du monde par exemple. Un diable tout à fait humain, en somme.

Entre ces deux extrêmes, je citerai Henri, le Romand. Henri fait les cols avec les coureurs, comme il aime à dire fièrement. Petite différence : son vélo à lui, c'est un vélomoteur. Il fait ainsi, sans un rond, tous les grands tours européens. Sur son porte-bagages il transporte son accordéon. Et lorsqu'il se retrouve dans les villages de tentes des départs et des arrivées, il joue, et il fait la manche. Parfois, les gens rient en le voyant arriver avec son

couvre-chef en forme de bock de bière. Mais ils cessent de rire dès qu'il joue, avec finesse et sentiment. Ou quand ils discutent avec lui : car Henri est doté d'une grande culture dans les domaines les plus divers, et d'une mémoire prodigieuse.

À côté de ces fidèles des compétitions, il y a tous les amoureux anonymes de la petite reine. Ils prennent congé pour aller suivre une étape, tel ce papa, menuisier à Interlaken, qui a « fait » le Klausen à vélo, avec une remorque dans laquelle il avait mis ses deux enfants. Ou cet autre qui a fait la montée de Malbun (24 % de pente) en tandem avec son fils adolescent. Certains profitent de leurs vacances, ou d'un jour de libre. En tout cas ils sont tous là à crier « hop, hop » aux cyclistes qui passent, et qui assurent que ces encouragements sont parfois le stimulant indispensable dans des moments de déprime.

19 juin 2004

LA SOCQUETTE LÉGÈRE

« **A** PRÈS ma perçure, je me suis défoncé pour recoller ; j'ai sauté dans la roue de Trucmuche qui faisait rougir le treize dents, mais j'ai coincé, et il m'a largué dans la bosse. »

Ça, c'est en langue cycliste. En français ordinaire, on dirait : J'ai eu une crevaision, après quoi j'ai fait un gros effort pour rattraper Trucmuche, mais il roulait trop vite, je suis resté en arrière, et j'ai dû lâcher prise dans la montée.

C'est que le peloton, au fil des décennies, a développé un langage qui lui est propre. Il existe mille manières de raconter les exploits d'un coureur : à Malbun, par exemple, dans les derniers kilomètres, alors que Georg Totschnig et Fabian Jeker avaient vissé la poignée et creusé l'écart, Jan Ullrich a eu le compteur bloqué, et s'est fait larguer – pas trop tout de même, trente-deux secondes. Bref, Ullrich n'a pas réussi à accélérer ce qu'il fallait pour rattraper Totschnig et Jeker qui s'étaient échappés.

Personnellement, j'ai fait la dernière étape dans la voiture-balai, qui ramasse les coureurs qui sont dans la pampa ; ils ont moulu du braquet pour tenter de revenir, mais ils ont fini par être trop longtemps dans le rouge, et ils ont fait la connaissance de l'homme au marteau. Ou alors ils ont vu arriver

la sorcière aux dents vertes, et à force de poisse, ils ont eu la pompe et sont montés dans le balai. Autrement dit, les coureurs qui ont trop de retard et qui ont pédalé comme des fous pour rattraper leurs collègues finissent par devoir faire des efforts trop importants et par avoir une défaillance définitive. Ou alors ils ont eu plusieurs crevaisons dans la même journée, et ont pris tant de retard qu'ils abandonnent.

Très imagées aussi les expressions pour le tabou des cyclistes : le dopage. Celui qui ne prend rien a tout fait à l'eau claire. À l'inverse, on dit d'un type qu'il a salé la soupe, chargé la mule, qu'il s'est bourré le canon, qu'il a pris un fond de jante et que, du coup, il a allumé les phares. En termes clairs il a usé d'expédients, il a utilisé des trucs plus ou moins illicites, il a pris de l'EPO, ou un traitement à base d'hormones de croissance. Ça lui donne un regard qui ne trompe pas ses congénères.

Quant à moi, le nez dans le guidon, j'ai participé avec régularité (et à l'eau claire) à toutes les actions de ce Tour de Suisse. En langage cycliste, on pourrait dire par exemple que j'ai eu la socquette légère. Bien sûr, je ne pédalais pas, mais je peux assurer que pour comprendre le fonctionnement de la manifestation mon cerveau a, tout du long, mouliné le braquet.